

Le triptyque La Guerre d’Otto Dix : les souffrances du soldat de la Grande Guerre substituées à la Passion du Christ.

Otto Dix est né à Gera (Thuringe en ex-RDA) en 1891. Il est décédé en 1969. Il lui a été rendu hommage du 28 avril au 9 septembre 2018 par une grande exposition de 300 de ses œuvres à Chemnitz, au Musée organisé il y a une dizaine d’années par le galeriste et collectionneur Alfred Gunzenhauser décédé en 2015. Chemnitz est situé à mi-chemin entre Gera et Dresde, la grande métropole culturelle de Saxe où le peintre a reçu sa formation initiale, à l’école d’Arts appliqués.

Voir les trois illustrations ci-dessous :

Une de ses premières œuvres, **L’autoportrait avec œillet** (1912), conservée à Detroit (The Institute of Arts) témoigne de son admiration pour les Maîtres allemands de la Renaissance. Il apprécie leur souci d’exactitude.

Dans son autoportrait, comme les grands anciens, Dix a le goût du contour, à rebours de la tendance à la dissolution de la forme présente chez les Impressionnistes. D’où une œuvre austère, la modestie du vêtement, le regard méfiant. Notons aussi la signature apparente.

La filiation avec **L’Autoportrait au chardon** d’Albrecht Dürer (1493, 56/44 cm, Paris, Louvre) est manifeste. Seule la fleur diverge : chez Dix l’œillet, symbole de fidélité (on le retrouve dans les tableaux de mariage), chez Dürer le chardon, plante à piquants, symbole de protection contre les assauts du dehors.

On retrouve la même volonté de vérisme dans le **Portrait de mes parents** (1924, 118/130,5, Hanovre, Niedersächsische Landesgalerie). Il nous confronte à deux êtres simples, le père est forgeron, la mère couturière. Habillés de leurs vêtements de travail, ils regardent devant eux, l’air perdu. Le peintre insiste sur les mains de ces travailleurs manuels, les bras reposent lourdement sur les genoux. Il y a du Van Gogh dans cette œuvre. Le Facteur Roullin est leur frère ! La critique se moqua : « Eh bien ! Ce sont là de jolis parents ! ».

Quand il réalise ce tableau après la guerre, qu’il a faite de bout en bout, Dix vient de parachever sa formation aux réputées Académies des Beaux-Arts de Dresde et de Düsseldorf. Il a fréquenté aussi les Dadaïstes. En Allemagne, ils ne sont pas seulement nihilistes, ils se battent aussi pour une société nouvelle. On associe bientôt Dix à George Grosz, Max Beckmann, Conrad Felixmüller. Ces peintres seront regroupés sous le nom de peintres de la Nouvelle Objectivité (Neue Sachlichkeit) en 1925 par l’historien d’art Gustav H. Hartlaub, directeur de la Kunsthalle de Mannheim.



Dix, L'autoportrait avec œillet, 1912.



Dürer, L'autoportrait au chardon, 1493.



Dix, Portrait de mes parents, 1924

1. Otto Dix en guerre.

Mobilisé dès août 1914, au terme d'un entraînement de plusieurs mois, il maîtrisera une arme nouvelle, terrible, la Mitrailleur (en allemand Maschinengewehr). Très influencé par Nietzsche, il avait voulu faire la guerre, se rêvant en surhomme, regardant la mort en face. En septembre 1915, il se porta volontaire pour le front, combattant sur le front de l'Est, mais surtout sur le front occidental, en Champagne, dans l'Artois, sur la Somme, en Flandre. Très courageux, il est décoré de la Croix de fer en 1916, blessé en 1918.

En tant que peintre, il est le témoin halluciné de ce désastre, de cette « brutalisation » des sociétés européennes (George Mosse). Cette chronique de la guerre, il la réalise en utilisant divers médias, la gouache par exemple pour « Balles traçantes » ou l'huile sur toile pour « **Le Canon** » (1914, 98,5/69,5, Düsseldorf, Kunstmuseum, voir ci-dessous la reproduction). Ces tableaux ou gouaches, dessins, mettent en œuvre les innovations picturales apportées par le futurisme et le cubisme notamment, comme « Le Canon » ci-dessous.



Dix, Le Canon, 1914

Mais ce sont ses gravures, ses eaux fortes, qui sont très percutantes. Il en réalisa une cinquantaine en 1924 pour le marchand d'art berlinois Karl Nierendorf, obtenant un grand succès. Son « Blessé en fuite. Combat de la Somme. 1916 » (eau forte, 19,7/14 cm, États-Unis, Collection particulière) est un cri contre tant de souffrances. Notons aussi la très grande expressivité de « **Troupes d'assaut sous les gaz** » (eau forte, 19,6/29,1, États-Unis, Collection privée). Masques à gaz sur le visage, les soldats sont déshumanisés, plutôt robots donneurs de mort.



Dix, Troupes d'assaut sous les gaz, 1924, eau forte

2. Le grand triptyque La Guerre.

Œuvre annonciatrice du grand triptyque, notamment de la partie centrale, « **La Tranchée** » (voir la reproduction page suivante) était une huile sur toile de 1923, aujourd'hui détruite, on ne la connaît que par une photo. Le peintre nous montre une nature dévastée, des corps réduits en bouillie, une œuvre picturale qui semble faire écho au roman d'Henri Barbusse, *le Feu* :

« Il en est qui montrent des faces demi-moisies, la peau rouillée, jaune avec des points noirs. Plusieurs ont la figure complètement noircie, goudronnée, les lèvres tuméfiées et énormes : des têtes de nègres soufflées en baudruches [...] Plus loin on a transporté un cadavre dans un état tel qu'on a dû, pour ne pas le perdre en chemin, l'entasser dans un grillage de fil de fer [...] On ne distingue ni le haut, ni le bas de ce corps ; dans le tas qu'il forme, seule se reconnaît la poche béante d'un pantalon. On voit un insecte qui en sort et y rentre » (p.197-198).



La Tranchée, 1923, œuvre détruite (original en couleurs)

L'œuvre a d'abord été achetée par un grand musée de Cologne (le Wallraf-Richartz Museum), puis la vente fut annulée du fait des protestations. Ainsi, le grand historien d'art Julius Meier-Graefe (1867-1935) n'a pas aimé du tout. Il écrit, dans un journal daté du 13 juillet 1924 : « Cette tranchée n'est pas seulement piètrement exécutée, elle est infâme, avec cette joie insupportable du détail ... la cervelle, le sang, les entrailles ... Dix est - excusez ce terme cru - à vomir. Il y a un tel étalage de sang, de cervelle et d'entrailles que cela provoque en nous une réaction animale portée à son paroxysme ». En bonne place à l'exposition Art dégénéré (Entartete Kunst), elle disparaît en 1938, brûlée - avec d'autres - dans la caserne des sapeurs-pompiers de Berlin. Dès 1933, Dix avait été renvoyé de l'Académie des Beaux-Arts de Dresde où il avait une chaire d'enseignant.

Heureusement, le grand tableau « La Guerre », réalisé par Dix de 1929 à 1932, a survécu. Il est conservé à Dresde, dans la Galerie Neue Meister à l'Albertinum. Hommage explicite à Maître Mathis dit Matthias Grünewald (vers 1470-1528), il a la forme triptyque (un panneau central de 2,04 m sur 2,04 m, deux panneaux latéraux de 1,02 m de largeur sur 2,04 m de hauteur, et au-dessous une prédelle rectangulaire de 60cm sur 2,04 m).



La Guerre, 1929-32, 4,08m/2,04 mètres

Dix intensifie les modes d'expression déjà présents chez Grünewald, comme les plaies noires et les griffures engendrées par le tétanos sur le corps du Christ supplicié. Chez Otto Dix, le soldat, le Poilu, est la figure du Christ qu'on assassine. On retrouve cette allusion au Christ dans *le Feu* de Barbusse :

« L'homme se souleva, s'abattit, mais se souleva encore. Il était blessé sous sa cuirasse immonde, et tachait le sol [...], son œil élargi contempla par terre tout le sang qu'il avait donné pour la guérison du monde » (p.454).

Des corps de soldats morts sont allongés dans la prédelle, à la place habituellement occupée par le corps du Christ. Sur le panneau de gauche, des combattants, fusils et sacs au dos, montent au front. Le ciel rougeoit, la bataille fait rage. Sur le panneau de droite, les combattants reviennent du front. Un homme encore valide porte un blessé, devant une poutre qui se consume, allusion directe à la déposition du Christ.

Au centre (voir la reproduction ci-dessous), on est dans la tranchée. Le bombardement vient de cesser. Un combattant casqué, portant un masque à gaz - forme inhumaine - contemple l'étendue du désastre : corps broyés, bois calcinés, ferrailles tordues, corps du combattant à droite, fiché à l'envers dans la boue ... sur lequel le doigt du soldat empalé attire notre attention. Reprise du geste de Saint Jean-Baptiste vers le Christ du retable d'Issenheim.



Le panneau central de « La Guerre » avec le doigt du soldat en haut à droite qui reprend le geste de Saint Jean Baptiste dans le panneau central, « La Crucifixion », du retable d'Issenheim.

Nous sommes en présence d'une immense stèle au soldat inconnu – son camp n'est pas identifiable -, dont les souffrances, le sacrifice, sont comparés à ceux de Jésus Christ. Dix donne à voir l'immense tragédie sans nous donner d'espoir, alors que la crucifixion, dans la vie du Christ, n'est qu'une étape. Après viendront la résurrection et l'ascension. Le sacrifice du Christ, le Rédempteur, n'est pas inutile. Pour les croyants, il est venu nous sauver, alors que toute une jeunesse, toute une génération a été sacrifiée en 1914-18. Pour qui ? Pour quoi ? Ce sont ces questions que les jeunes artistes rassemblés sous le nom de « dadaïstes », tournés vers les adultes, poseront à l'issue de la guerre.

3. La situation d'Otto Dix après l'arrivée d'Hitler au pouvoir.

La nomination d'Hitler au poste de Chancelier par le Président de la République de Weimar, le Maréchal Hindenburg, le 31 janvier 1933, ne signifia pas pour Otto Dix la fin de son activité de peintre. Mais ayant perdu son poste de professeur à l'école des Beaux-Arts de Dresde, il se vit aussi interdit d'exposition. Mesquinerie supplémentaire : il n'eut pas le droit de revenir dans son école pour reprendre ses peintures et ses pinceaux. En réponse à la lettre indignée qu'il écrivit au Ministre de l'Intérieur du Land de Saxe, dont dépendait Dresde, il se vit répondre que ses peintures « blessent fortement le sens moral, minent par cela la volonté de redressement et portent atteinte à la volonté de défense et de combat du peuple allemand ». 250 de ses œuvres furent retirées des musées allemands. Certaines furent brûlées lors d'autodafés, d'autres seront présentées et moquées lors de la tristement célèbre exposition dite de « L'Art dégénéré » (1937).

En 1936, Otto Dix avait décidé de quitter Dresde avec sa femme Martha et ses trois enfants, pour se retirer sur les bords du lac de Constance, en un véritable « exil intérieur ». La maison qu'il occupa à l'époque, située dans le village de Hemmenhofen, sur la presqu'île d'Höri, a été récemment transformée en musée. Installée près de la frontière, la famille envisageait une fuite rapide vers la Suisse en cas d'une intensification de la répression. Dix continua à peindre, sans pouvoir exposer bien sûr, la famille étant réduite à la pauvreté :

« J'ai peint, durant l'époque nazie, une foule de paysages. On m'a exilé dans le paysage. C'était, dans un premier temps, nouveau pour moi. Maintenant que je les ai vus si souvent, je n'y fais plus attention. Ils ne m'intéressent à vrai dire pas tellement. **Ce sont les hommes qui m'intéressent**, bien davantage ».

En effet, dès 1933, Otto Dix réalisa le tableau reproduit ci-dessous, **Les sept péchés capitaux**, une réflexion et une critique sur les faiblesses humaines. Encore une fois, Dix met ses pas dans ceux des peintres de la tradition, un Jérôme Bosch par exemple, qui lui aussi avait représenté de manière extraordinaire les sept péchés capitaux. Cette œuvre conservée aujourd'hui au Staatliche Kunsthalle de Karlsruhe, ne fut montrée qu'en 1945. Et on dit que Dix n'avait peint les moustaches du nain qui symbolise l'envie au premier plan qu'en 1945. En effet la ressemblance avec Hitler est frappante et il n'aurait pas été bon que les nazis découvrent l'œuvre dans l'atelier de Dix. Les divers péchés capitaux sont représentés : la luxure par cette femme brune au geste lascif, à la robe ample jaune-orangé, à droite de la composition. Derrière elle, un personnage sombre, grande gueule ouverte symbolisant la gourmandise (gola en latin) et peut-être aussi la paresse (acédia). Au tout premier plan en bas à gauche, une vieille femme, personnification de l'avarice, chevauchée par le nain-Hitler, symbole de l'envie. N'oublions pas qu'Hitler avait échoué deux fois au concours qui lui aurait permis d'intégrer la prestigieuse école des Beaux-Arts de l'Académie de Vienne en Autriche. Explication de son ressentiment pour les peintres et les artistes vivants en général ? Derrière ces deux personnages, un être mi-homme mi-bête. Pourvu de cornes, la gueule ouverte, rouge, aux dents menaçantes, il faut y voir le symbole de la colère. Enfin au centre au second plan, une tête géante, glabre, un gros nez tourné vers le ciel symbolisant l'orgueil. Ne dit-on pas d'un homme orgueilleux « qu'il se hausse du col » ? Tous ces êtres sont menacés par un personnage inquiétant, vêtu de noir, tête recouverte d'une cagoule à tête de mort, mains gantées de blanc brandissant la faux. C'est la mort qui mettra d'accord in fine tous ces agités au comportement erratique !



4. Otto Dix après 1945, prisonnier en Alsace : la Madone aux barbelés.

Malgré son âge – il a 54 ans -, malgré sa participation à la Première Guerre mondiale et une attestation médicale, Otto Dix est enrôlé dans le Volksturm le 15 mars 1945. Le régime nazi aux abois avait mis sur pied cette troupe hétéroclite pour soutenir l'armée allemande en recul sur tous les fronts. Elle était composée de jeunes enfants et d'hommes âgés, voire de vieillards. Ces soldats furent d'une efficacité presque nulle et Dix fut fait prisonnier par les Britanniques dès le 18 avril 1945, enfermé derrière des barbelés au camp de Logelbach à Colmar.



La Madone aux barbelés, 1945, 1,11/1,64 m., Berlin, église catholique Maria Frieden, quartier de Tempelhof.

A priori, les Allemands retenus prisonniers étaient une main d'œuvre docile et peu coûteuse pour hâter la reconstruction de la France. Rapidement, grâce au commandant du camp, l'Alsacien Ruff, Dix bénéficia d'un régime de semi-liberté. Robert Gall, un peintre ami du commandant l'avait sollicité pour avoir des jardiniers. Celui-ci lui envoya deux peintres, dont Dix. Ils travaillaient dans l'atelier de Robert Gall, mangeaient à midi avec la famille Gall et rentraient le soir au camp. C'est dans ces circonstances que ce retable fut créé, en un temps relativement court, deux mois et demi. Dix en parle à plusieurs reprises dans ses lettres à sa femme : « Le retable pour les prisonniers que je peins depuis six semaines est bientôt terminé, au milieu la madone, à gauche Saint Paul, Saint Pierre à droite enchaîné, en patron des prisonniers, le paysage est constitué par la montagne, le camp des prisonniers ». Le triptyque n'a jamais été installé dans la chapelle des prisonniers à laquelle il était destiné. Le commandant du camp l'emporta chez lui. Il sera vendu quelques années après au Sénat de Berlin puis installé dans l'église Maria Frieden.

Marie tient l'enfant Jésus dans ses bras. Il tient dans sa main gauche le globe terrestre et bénit de sa main droite. Vêtue d'une robe rose et d'un large manteau bleu, Marie est majestueuse. Elle rappelle « La Vierge au buisson de roses », une œuvre réalisée par Martin Schongauer

(vers 1445-1491), toujours en place dans la cathédrale Saint-Martin à Colmar. Sans doute Dix l'a-t-elle vue comme il a revu sans doute le retable d'Issenheim.



Cette œuvre remarquable allie monumentalité et sens décoratif typique de la fin du Moyen Age. Tout autour de la Vierge court une frise occupée par des anges qui jouent des instruments à cordes mais aussi d'un tambour en haut à gauche et de cymbales en haut à droite. Celui qui est en haut au centre déroule une longue banderole. La Vierge, vêtue d'une flamboyante robe rouge, reçoit de deux anges ailés une couronne. Elle est placée sur un fond doré qui met bien en valeur le « buisson » de roses rouges. On peut voir aussi dans la Vierge de Dix une réminiscence de l'Annonciation du retable d'Issenheim.

Conclusion.

Après avoir passé dans un deuxième temps quelques mois supplémentaires comme peintre en carrosserie – toujours en semi-liberté – chez un fabricant d’automobiles, Maurice Durr, Otto Dix fut enfin libéré en février 1946. Son parcours témoigne des souffrances et des difficultés rencontrées par nombre de ses concitoyens au cours de ce terrible XXe siècle. Ayant encore vécu quelques années – il meurt en 1969 -, il sera honoré en République fédérale allemande (RFA) comme le montre la photo ci-dessous (il est à droite) et sa veuve créera une Fondation, localisée à Vaduz, capitale du Liechtenstein (www.otto-dix.de/stiftung).



Bundesarchiv, Bild 183-45912-0002
Foto: Zimarkowski | 12. April 1957

Bibliographie.

-Catalogue « Otto Dix et les Maîtres anciens », réalisé à l’occasion de l’exposition tenue au Musée Unterlinden à Colmar, du 7 septembre au 1^{er} décembre 1996.

-Erdmuthé Mouchet, « Otto Dix prisonnier à Colmar entre avril 1945 et février 1946 », in *L’Annuaire de la Société d’Histoire et d’Archéologie de Colmar*, 2011-2012.

-George L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Hachette-Littérature, 1999.

-Henri Barbusse, *Le Feu*, Gallimard, Collection Folio, réédition d’un livre de 1917 (Prix Goncourt).

Un très grand merci à Monsieur Jérôme Vaillant, germaniste, professeur émérite de l'Université de Lille, Directeur de la revue *Allemagne aujourd'hui*, pour ses conseils, sa générosité, nos échanges chaleureux. Notre rencontre a eu lieu à Angers, lors du congrès annuel de l'ADEAF (Association pour le développement de l'enseignement de l'allemand en France), pour laquelle je faisais une conférence sur « Otto Dix, témoin d'un temps troublé », le 22 octobre 2018.

Jean-Paul, le 5 mars 2021.